

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 22/2 (1995)

DOI:

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

venus d'Autriche, même dans les territoires ecclésiastiques du Sud et de l'Ouest. En Italie, la fin de la domination espagnole fut une coupure fondamentale pour l'histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat: le juridictionnalisme, le jansénisme, le pontificat de Benoît XIV créèrent un climat qui prépara la péninsule à recevoir l'impact du joséphisme que Carlo Capra suit en Lombardie, en Toscane et à Naples: dans le Milanais, les clercs devinrent des citoyens comme les autres (suppression du for); les réguliers tombèrent à 43 % de leur effectif de 1770; un séminaire général à Pavie se substitua aux séminaires épiscopaux. En Toscane, le terrain avait été préparé par Rucellai au temps de la régence lorraine; la collaboration du philojanséniste Grand Duc et de Ricci, évêque de Pistoia et Prato en 1780 aboutit aux *Cinquantesette punti ecclesiastici* de 1786, *magna carta* du réformisme piéto-léopoldien. Les résultats furent moins voyants au royaume de Naples, en dépit de la grande tradition juridictionnaliste de la «Storia Civile» de Giannone: confiscation de tous les biens ecclésiastiques en Calabre après le tremblement de terre de 1783, suppression de l'Inquisition ... En Transylvanie (Alexandru Duțu), le règne de Joseph II correspondit à un essor de la culture roumaine. L'Empereur avait visité la province à cinq reprises et s'était penché sur le sort des paysans roumains. L'avalanche de décrets en langue roumaine modifia le cours des choses dans un sens favorable. L'Ecole transylvaine publia ses premiers travaux sur la langue roumaine. La patente de tolérance donna des droits aux orthodoxes. Ainsi aboutit-on au «Suplex Libellus Valachorum» de 1791, manifeste politique des Roumains. La mémoire de Joseph II, plus qu'ailleurs, fut honorée en Transylvanie. La Suisse, placée entre les deux impérialismes français et autrichien, devait choisir son camp. Robert Fleck montre que la très mauvaise impression laissée en Suisse par le passage de Joseph II dans l'été 1777 poussa les cantons à renouveler le traité avec la France. En revanche, la patente de tolérance eut le meilleur écho dans les cantons protestants. Les cantons catholiques, plus rétifs aux Lumières, finirent par être sensibles aux influences venues de France puis d'Autriche. La «Société helvétique», fondée en 1761 par Isselin, passa à l'offensive. On supprima 25 jours fériés et de nombreuses congrégations à Fribourg, ce qui n'alla pas sans protestations populaires ... Le lien est établi entre cette décennie réformatrice et la décennie «révolutionnaire» qui suivit. Au total, un ouvrage, petit de volume, riche de contenu, de mises au point, de suggestions.

Claude MICHAUD, Orléans

Gerhard W. FUCHS, Karl Leonhard Reinhold – Illuminat und Philosoph. Eine Studie über den Zusammenhang seines Engagements als Freimaurer und Illuminat mit seinem Leben und philosophischen Wirken, Frankfurt am Main (Peter Lang) 1994, 187 S. (Schriften der Internationalen Forschungsstelle »Demokratische Bewegungen in Mitteleuropa 1770–1850«, 16).

Si beaucoup de penseurs, hommes de lettres, philosophes et théoriciens divers tombent dans l'oubli (sans que cela soit nécessairement le résultat d'un «complot» ...), il est toujours intéressant, et parfois utile, de (re)découvrir et de faire connaître ces «mineurs» sans lesquels, écrivait Werner Krauss, il n'y aurait pas eu transmission des valeurs de l'*Aufklärung*. Karl Leonhard Reinhold fut l'un d'eux, non sans une certaine originalité d'ailleurs. C'est lui qui introduisit la pensée de Kant à l'Université d'Iéna (où Schiller fut nommé sur sa recommandation), d'où elle irradiia vers Halle, Berlin, Tübingen, puis Kiel et l'Allemagne du Nord. Les «Lettres sur la philosophie kantienne», publiées en 1786–87 dans le «Mercur allemand», puis rééditées en volume sous une forme enrichie, ont rendu accessible la philosophie critique en même temps qu'elles orientèrent la fameuse «querelle spinoziste» vers de nouveaux et fructueux débats. Un peu naïvement peut-être, Reinhold entreprit de développer une «philosophie élémentaire» dont l'objet était, en proposant une nouvelle «théorie de la puissance de représentation», de définir les prémisses de la philosophie transcendantale et de fonder ainsi

son caractère inattaquable. La question du rapport sujet/objet et du rôle de la conscience dans la transmission structurée de sa perception sera reprise (avec une toute autre profondeur) par Schelling et Hegel. Tout cela était déjà plus ou moins connu, mais pour ainsi dire de seconde main. L'intérêt des analyses de G. W. Fuchs est leur référence aux textes mêmes, dont l'auteur analyse le contenu en détail.

Plus encore que sa pensée, c'est l'itinéraire de Reinhold qui justifie l'intérêt qu'on doit lui porter. Cet ancien jésuite, échappé d'un couvent barnabite de Vienne, converti au protestantisme, professeur à Iéna, puis à Kiel, admirateur de la Révolution française tout en en condamnant les excès, entra très tôt en contact avec les milieux maçonniques (ses premiers essais furent écrits pour le »Journal für Freymaurer«) avant de fréquenter Bode et les Illuminés de Iéna et de Weimar. Son affiliation à la loge illuminée de Weimar (à laquelle appartenaient Goethe et Herder) est l'expression d'un engagement actif, qui ne se limita pas à des recrutements ou à des échanges de correspondance, mais s'inscrit aussi dans ses propres conceptions de la religion et de l'histoire. G. W. Fuchs établit en particulier une analogie entre la philosophie de l'histoire développée dans l'»Allocution aux nouveaux récipiendaires du grade d'Illuminatus Dirigens« (dont H. Hettner disait que c'est l'un des textes les plus »singuliers« du XVIII<sup>e</sup> siècle) et la pensée de Reinhold. Cette analogie – à laquelle beaucoup d'historiens de la philosophie ou des idées n'attachent pas encore toute l'importance qu'elle mérite – est capitale si l'on veut comprendre le caractère profondément original de cette société secrète et, au-delà, le rôle de l'idéal maçonnique dans la réception et la diffusion des idées »éclairées«. Mais précisément: les sociétés secrètes (maçonniques ou pseudo-maçonniques) ont diffusé, et non inventé. Il n'est pas sûr que Reinhold leur doive sa pensée, et on peut se demander s'il ne s'est pas plutôt servi de l'Ordre pour transmettre des idées avec lesquelles l'auraient familiarisé, tout simplement, ses lectures et ses réflexions, nourries de débats qui dépassaient singulièrement le simple cadre des loges, fussent-elles illuminées. Pour éclaircir ce problème, il faudrait en tout cas plus de rigueur dans la confrontation des dates. Etablir des parallèles entre la philosophie de l'histoire des Illuminés (du moins dans certains de leurs textes, dont on oublie trop souvent qu'ils sont restés inconnus au commun des Frères) et celle de Kant ou de Reinhold signifie simplement qu'il s'agissait là d'un objet de réflexion qui préoccupait profondément l'époque et donnait lieu à des échanges intellectuels dont l'Ordre – et ce fut son originalité par rapport aux autres sociétés secrètes – se faisait (prudemment) l'un des relais.

D'une manière générale, plus que d'action de l'idéal maçonnique sur la philosophie des Lumières, il faut parler de l'idéal maçonnique comme reflet des Lumières, qu'à leur tour elles amplifient, devenant ainsi source d'intuitions nouvelles et prometteuses (ce sera le cas, déjà étudié par J. D'Hondt et P. Bertaux, de Hegel et d'Hölderlin). Qu'il y ait un lien (que ce livre met bien en évidence) entre l'engagement de Reinhold dans l'Ordre des Illuminés et sa philosophie est incontestable. Mais qui pourra dire si le premier est à l'origine de la seconde ou l'inverse? Prudemment, l'auteur, dans l'avant-propos, présente son personnage comme un »représentant aussi bien des Lumières que du classicisme« – et ses analyses montrent que Reinhold reconnut dans l'Ordre un foyer possible de leur diffusion.

Un index des noms et une bibliographie générale auraient rendu plus utilisable ce petit livre, dont le plan est au demeurant assez scolaire. Une introduction et une conclusion auraient permis de mieux cerner le problème de la fonction de l'engagement maçonnique dans la constitution d'une mentalité spécifique des Lumières et de synthétiser le résultat des recherches. Quelques fautes d'impression (»der« pour »derer«, »Lion« pour »Lyon« ...), de style (»These« quand il faudrait »Hypothese«) ou de lecture (l'Allocution ne préconise pas un »Sittenregime«, mais un »Sittenregiment«) seront volontiers excusées, l'essentiel restant que Reinhold retrouve sa juste place.

Pierre-André BOIS, Reims